

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1840 \(février-octobre\) :](#)
[L'Ambassade à Londres](#)[Item 421. Londres, Vendredi 25 septembre 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

421. Londres, Vendredi 25 septembre 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

7 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Diplomatie](#), [Discours du for intérieur](#), [Doctrinaires](#), [Europe](#), [Gouvernement Adolphe Thiers](#), [histoire](#), [Politique](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Relation François-Dorothée](#)

Relations entre les lettres

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres

[436.Paris, Lundi 28 septembre 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) est
une réponse à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1840-09-25

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Vous voyez le travail de "Paris et de Londres pour nous brouiller Thiers et moi. L'animosité personnelle devient très vive ici. On se dit convaincu que Thiers veut la guerre. Je nie. Je repousse très haut, très ferme.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),
préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n°
540/222-224

Information générales

LangueFrançais

Cote1189-1190-1191, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 6

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

421. Londres Vendredi 25 septembre 1840

7 heures et demie

Vous voyez le travail de Paris et de Londres pour nous brouiller, Thiers et moi. L'animosité personnelle devient très vive ici. On se dit convaincu que Thiers veut la guerre. Je nie, je repousse très haut, très ferme. On persiste. On couvre sous cette conviction, sa propre obstination. Cela fait une situation de plus en plus périlleuse et délicate. Je dis périlleuse quoique le fond de ma pensée ne soit pas changé. Je ne crois pas à la guerre. Je n'y crois guère plus que je ne la veux. Je la trouverais absurde, comme un effet sans cause est absurde. Jamais je ne consentirai à voir dans Beyrouth et Damas une cause suffisante a un si immense effet. Et quoi que l'absurde, ne soit pas banni de ce monde, cependant il n'y est pas puissant à ce point. Mais quand on rase de si près le bord, il est impossible, même en ne croyant pas à la chute de ne pas avoir le sentiment du péril. Et puis les passions des hommes sont à elles seules une cause ; une cause qui dans un moment donné à propos d'un incident imprévu, peut tout emporter soudainement. C'est là le vrai danger ; celui que j'ai constamment mis, que je mets constamment sous les yeux des gens qui ont créé cette situation parce qu'ils n'ont pas voulu y croire. Ils commencent à y croire ; ils commencent à entrevoir la guerre comme possible ; et ne voulant pas s'en pendre à la situation qu'ils ont faite, ils s'en prennent à quelqu'un qui la veut, disent-ils, qui travaille sous main à l'amener. Et je passe mon temps à combattre leurs conjectures sur les intentions et leur sécurité sur la situation. Il y aura toujours un conseil de cabinet lundi, pour reparler de l'affaire Mais lord Lansdowne, lord Duncannon, lord Morpeth sont en Irlande et ne viendront pas. Et aucun de ceux qui viendront n'est encore arrivé, ni lord John Russell, ni lord Melbourne. Ils arriveront dimanche ou lundi, au moment même du conseil. Ils se réuniront sans y avoir pensé, sans en savoir et sans s'en être dit plus qu'ils n'ont encore fait. Ils en parleront une heure ou deux en hésitant beaucoup à se contredire les uns les autres. Ils croiront à peu près ce qu'ils se diront, pour ou pas être forcés de se contredire. Et voilà ce qui peut se cacher de légèreté sous les formes les plus froides et les plus sérieuses. Je n'en pousse pas moins de toutes mes forces à une transaction à une modification des propositions de la Porte au Pacha. Et après bien du temps perdu, il y a bien des chances pour que cela finisse ainsi. Je regarderais ces chances comme extrêmement probables si on croyait ici à une vraie résistance du Pacha. Mais on croit toujours qu'il cèdera.

Une heure

Il n'y a pas moyen, quand on prend le chemin de l'école, d'arriver de très bonne heure, ni toujours à la même heure. Le frêne croit que le petit F. dit vrai sur son compte. Les journaux sont pleins ce matin de mes dissentiments avec Thiers. Je suis de l'avis du Courrier français. Le jour où il y aurait entre Thiers et moi, un vrai dissentiment sur le but et la marche de la politique, nous devrions nous en avertir

l'un l'autre. Et nous n'y manquerions certainement pas. Je regarde beaucoup à l'Espagne, et je n'en dis rien parce que je n'en pense rien. La modération sans force, l'anarchie sans force, la folle sans passion, le chaos parodié, quel pitoyable spectacle ! Je m'intéresse à la Reine. Je lui trouve de l'esprit et du courage. soit quand elle résiste, soit quand elle cède. Je ne crois pas que, par lui-même, le pauvre pays sorte de son agonie. Mais il n'en mourra pas, et il peut y vivre longtemps sans danger pour personne. A mon avis, c'est l'Europe qui est coupable envers l'Espagne. Et coupable depuis 1833. Après la mort de Ferdinand 7 au premier moment la tutelle européenne proclamée et exercée aurait tout prévenu. On ne veut guères faire, le mal aujourd'hui. On ne sait pas faire le bien. Le bien pourrait se faire, mais à la condition d'être fait grandement. Et on s'effraie de tout ce qui exige de la grandeur. Il y a cinquante ans, l'orgueil des hommes allait à la démence ; ils se croyaient appelés à refaire le monde à la place de Dieu. Aujourd'hui, leur sagesse va jusqu'à l'inertie ; ils laissent Dieu chargé de tout. Voilà du bavardage doctrinaire Vrai pourtant.

Je viens de parcourir ces cinq pages d'écriture. Pas une tendre parole ! Est-ce possible ? Mes paroles vous plaisent. Quel plaisir auriez-vous donc si vous voyez, réellement voir ce qu'elle essayent de peindre ? Vous avez raison ; depuis que le monde existe on a beaucoup dit sur cela ; chacune des mille millions et milliards de créatures, qui ont passé sous notre soleil a élevé la voix et répété la même chose, avec son plus doux accent. Qu'importe la répétition ? Tout sentiment vrai est nouveau. Tout ce qui sort réellement du fond du cœur est dit pour la première fois entendu pour la première fois. Et puis vous savez mon orgueil en ceci comme en tout, l'inégalité est immense, la variété infinie ; les sentiments naturels, universels, que toute créature a connus et racontés à d'autres créatures, ils sont ce que les fait l'âme où ils résident ; toujours beaux et doux car Dieu les a créés tels à l'usage de tous ; mais incomparablement plus beaux, plus doux dans les élus de Dieu, car Dieu a des élus. Ne dites jamais, ne laissez jamais entrevoir ceci à personne, mon amie. Oui, j'ai la prétention de vous dire des choses qu'aucune voix d'homme n'a jamais dites et ne dira jamais qu'aucune oreille de femme n'a jamais entendues et n'entendra jamais. Et que sont les choses que je vous dis auprès de celles que je sens ?

Mon cœur est infiniment plus riche que mon langage, et mes émotions, en pensant à vous infiniment plus nouvelles, plus inouïes que mes paroles. Laissez donc ce papier et entrez dans mon cœur. Lisez ce que je ne vous écris pas. Entendez ce que je ne vous ai jamais dit. Adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 421. Londres, Vendredi 25 septembre 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1840-09-25

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 14/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/474>

Copier

Informations éditoriales

Date précise de la lettreVendredi 25 septembre 1840

Heure7 heures et demie

DestinataireBenckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à

l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionLondres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/11/2018 Dernière modification le 18/01/2024

1821

1822
 Londres. Vendredi 25 Sept. 1822
 7 heures, et demie.

deux.

heures.

quand on prend
 l'artifice de les
 à la même

le petit 's.' dit moi

celle le matin
 de Shier. De son
 moyen. Le jour où
 es moi, un
 le but et la
 es, nous deviens
 l'autre. Je nous
 nement pas.

up à l'Espagne
 que je n'en
 tion dans force,
 la folle sans
 ie, quel pitoyable
 no à la Roine.
 et et du courage,

Vous voyez le travail de
 Paris et de Londres pour nous braver
 Shier et moi. L'animosité personnelle
 devient très vive ici. On se dit convaincu
 que Shier veut la guerre. Je nie, je
 repousse très haut, très ferme. On persiste.
 On l'ouvre, sous cette conviction, la propre
 obstination. Cela fait une situation de
 plus en plus périlleuse et délicate. Je
 dis périlleuse quoique le fond de nos
 pensées ne soit pas changé. Je ne crois
 pas à la guerre. Je n'y crois guère plus
 que je ne la veux. Je la trouve
 absurde, comme un effet sans cause est
 absurde. Jamais je ne consentirai à
 voir dans Beyrou et dans une
 cause suffisante à un si immense effet.
 Et quoique l'absurde ne soit pas banni
 de ce monde, cependant il n'y est pas

puissant à ce point. Mais quand on voit
de si près le Lord, il est impossible même
ou ne voyant pas à la chute, de ne pas
avoir le sentiment du péril. Et puis la
passion des hommes s'est à elle-même
une cause ; une cause qui, dans ces
moments décisifs, à propos d'un incident
imprévu, peut tout emporter soudainement.
C'est là le vrai danger ; celui que j'ai
constamment vu, que je mets constamment
sous les yeux des gens qui ont été cette
situation parqu'ils nous parviennent y
croire. Ils commencent à y croire ; ils
commencent à entrevoir la guerre comme
possible ; et ne voulant pas s'en prendre
à la situation qu'ils ont faite, ils s'en
prennent à quelqu'un qui la veut.
Ainsi, il, qui travaille sous main à
l'annexion. Et je passe mon temps à
combattre leurs conjectures sur la situation,
et les conséquences de la situation.

Il y aura toujours un conseil de
cabinet lundi, pour repasser de l'après.

Mais lord Lansdowne
Marshall sont en
jeu. Et aucun de
encore arrivé, ni
lord Melbourne. Il
en lundi, son mon
Il se réunissent
sans en avoir eu
qu'ils nous en f
leur heure ou deux
à se contredire la
croient à peu près
puissent ou pas être
Et voilà ce qui
légèreté sous la f
la plus sévère.

Le duc de Devonshire
focus à une trans
cation de, propos
Pacha. Et après la
a bien des chances
ainsi. Je regarde
extremement posé
à une vraie ad.

in quand au cas
impossible même
chute de ne pas
résult. Et puis le
à elle, seule
dans un
de deux incidents
notre soudainement.
celui que j'ai
mille constamment
qui ont été cette
et par suite y
à y croire dit
la guerre comme
par elle prendre
et frile, et son
qui la veut,
sans main à
mes tentes à
de due la intention,
tuation.
à un conseil de
parles de l'affaire.

Mais lord Lauderdale, lord Duncannon, lord
Morpeth sont en Islande et ne viendront
pas. Et aucun de ceux qui viendront n'est
encore arrivé, ni lord John Russell, ni
lord Melbourne. Ils arriveront dimanche
ou lundi, au moment même du conseil.
Ils se réuniront. Sans y avoir pensé,
dans un savoir et sans s'en être dit plus
qu'ils n'ont encore fait. Ils en parleront
une heure ou deux, en hésitant beaucoup
à se contredire les uns les autres. Ils
croiront à peu près ce qu'ils se disent,
puis ne pas être fâchés de se contredire.
Et voilà ce qui peut se cacher de
légitime sans le faire les plus froids et
les plus hésitants.

Je n'en doute pas même, de tarder, me
fais à une transaction, à une modifi-
cation de proposition de la part du
Pacha. Et après bien du bon plaisir, il y
a bien des chances pour que cela finisse
ainsi. Je regarderai ce, comme
extrêmement probable. Si on comparait
à une vraie rébellion du Pacha. Mais,

on croit toujours qu'il s'écoule
une heure.

Il n'y a pas moyen, quand on prend
le chemin de l'école, d'arriver de très
bonne heure, ni toujours à la même
heure.

Le frère croit que le petit S. dit vrai
sur son compte.

Les journaux sont pleins ce matin
de mes dissentiments avec Shier. De lui
de l'avis du Courrier français. Le jour où
il y aurait, entre Shier et moi, un
vrai dissentiment sur le but et la
marche de la politique, nous devrions
nous en avorter l'un l'autre. Et nous
n'y manquerions certainement pas.

Je regarde beaucoup à l'Espagne
et je n'en dis rien parce que je n'en
pense rien. La modération sans force,
l'anarchie sans force, la folie sans
passion, le chaos paradisaïque, quel pitoyable
spectacle! Je m'intéresse à la Grèce.
J'ai les hautes de l'esprit et du courage,

Paris et de Londres
Shier et moi. Je
deviens très vite
que Shier veut
reprendre son ha-
bit de l'œuvre, sous
obstination. Cela
plus en plus posé
des personnes qui
peuvent ne doit pas
pas à la guerre
que je ne la veu-
absurde, comme
absurde. Jamais
dans des degrés
très suffisante
Et quoi que l'ab-
de ce monde, l'ex-

1170
Soit quand elle résiste, soit quand elle
cède. Je ne crois pas que, par lui-même,
le pauvre pays sorte de son agonie. Mais
il n'en mourra pas, et il peut y vivre
longtemps sans danger pour personne.
À mon avis, c'est Philippe qui est coupable
envers l'Espagne. Et coupable depuis 1850.
Après la mort de Ferdinand 7, au
premier moment, la tutelle européenne,
proclamée et exotée, aurait tout prouvé.
On ne veut qu'un faire le mal aujourd'hui.
On ne sait pas faire le bien. Le bien
pourrait se faire, mais à la condition
d'être fait grandement. Et on s'effraye
de tout ce qui exige de la grandeur.
Il y a cinquante ans, l'honneur des
hommes allait à la gloire; ils se
trouvaient appelés à servir le monde.
à la place de Dieu. Aujourd'hui, leur
dague ne jure plus l'existence; ils
laissent Dieu chargé de tout.

Voilà du bavardage doctrinaire.
Vrai pourtant.

Je viens de parcourir les cinq pays
d'écriture. Plus une l'indra parole! Et ce

possible ? Mes paroles, vous plaisent. Quel
plaisir auriez-vous donc si vous voyiez
vivement voir, ce qu'ils essayent de
peindre ? Vous avez raison ; depuis
que le monde existe, on a beaucoup
dit sur cela ; chacun de mille millions
et milliards de créatures, qui ont passé
sous notre soleil, a élevé la voix et
répété la même chose avec son plus
doux accent. L'impasse la répétition ?
C'est justement vrai et nouveau. Tout
ce qui sort réellement du fond du
cœur est dit pour la première fois,
entendu pour la première fois. Et
puis, vous savez mon ami ; on
voit comme en tout, l'inégalité est
immense, la variété infinie ; les
sentiments naturels, universels, que
toute créature a connus et racontés
à d'autres créatures, ils sont ce que le
fait l'âme où ils résident ; toujours
beaux et doux, car Dieu les a créés
selon l'usage de tous, mais incompara-
blement plus beaux, plus doux
dans les élus de Dieu, car Dieu a élu.

1191
Ne dites jamais, ne laissez jamais
entrevoir ceci à personne, mon amie.
Mais, j'ai la prétention de vous dire des
choses qu'aucune voix d'homme n'a jamais
dites et ne dira jamais, qu'aucune
oreille de femme n'a jamais entendues
et n'entendra jamais. Et que sont les
choses que je vous dis, auprès de celles
que je suis ? Mon cœur est infiniment
plus riche que mon langage, et ma
émotion en pensant à vous, infiniment
plus nouvelle, plus inconnue que mes
paroles. Laissez donc ce papier et
entrez dans mon cœur. Lisez ce que
je ne vous écris pas. Entendez ce que
je ne vous ai jamais dit. Adieu.

6